REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

Ire Année :: GENÈVE, Mai 1910 :: No 5

SOMMAIRE :

Pages

P. Saintyves : Lettres ouvertes à un R. Père Bénédictin. Lettre III 161
E. Mainfroi : Le problème sexuel au point de vue moral . 166
O. Grifagni : De la tolérance envers l'Eglise 173
Documents. J. P. Ordeix : *Jansénisme et Jésuitisme.* — *Un janséniste « vénérable »* 178
Chronique Internationale : Chronique belge (A. Michel). — A propos de l' « Association des Prêtres travailleurs ». L' « Eglise Philippine Indépendante ». — Le cas du prof. Schnitzer. — La politique religieuse en Espagne. — Personnages suspects en Bavière. — La persécution aux Etats-Unis. — Murri. — Nouvelles diverses 181
Bibliographie 196
Livres reçus 200

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
4, Rue du Vieux-Collège, 4
GENÈVE

REVUE MODERNISTE
INTERNATIONALE

Organe de la Société Moderniste Internationale.

Parait chaque mois en livraison de 40 pages environ.

PRIX D'ABONNEMENT ANNUEL : 10 Fr.
pour tous pays.

LE NUMÉRO SÉPARÉ : 1 Fr. 50

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
GENÈVE — 4, Rue du Vieux-Collège, 4 — GENÈVE

La Revue compte des collaborateurs et des correspondants en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Autriche-Hongrie, en Espagne, en Belgique, en Russie, en Roumanie et en Amérique. Nous ne donnons pas la liste de leurs noms, car elle ne saurait être complète, étant donné que plusieurs d'entre eux, et parmi les principaux, sont encore obligés, aussi longtemps qu'ils n'auront pas réglé leur situation économique, de se cacher sous un pseudonyme.

La Revue étant ouverte à tous les courants du modernisme, chaque collaborateur garde la responsabilité personnelle des opinions émises dans ses écrits.

Nous prions nos collaborateurs qui écrivent dans un idiome autre que le français de bien vouloir nous adresser leurs communications, en très lisibles caractères latins.

La Revue donnera un compte rendu de tout ouvrage qui lui sera adressé directement.

Pour la France, on peut s'abonner à la Revue à la Librairie E. Nourry, 14, rue Notre-Dame de Lorette, 14, Paris.

Für Deutschland und Österreich-Hungarn besorgt das Abonnement der Revue die Krausgesellschaft in München. Man richte die Bestellung an deren Expedition, Auenstrasse, 14 I, München.

REVUE MODERNISTE INTERNATIONALE

1910. — N° 5.

LETTRES OUVERTES A UN RÉVÉREND PÈRE BÉNÉDICTIN

Troisième Lettre.

De l'influence de la conception moderne, des rapports de l'homme et du monde, sur l'acceptation du dogme chrétien.

Paris, le 10 mai 1910.

Mon Révérend Père,

Les oppositions entre la science et la foi que je vous exposais l'autre jour, d'après les modernistes, car je ne suis ici que leur interprète et n'entends nullement défigurer leurs idées par mes propres opinions, ces oppositions, me répondez-vous, sont sans importance. Les objections tirées de ces contradictions ont été mille fois ressassées en ce qu'elles ont d'essentiel; et l'on se fait singulièrement illusion lorsqu'on s'imagine déconcerter ou déconsidérer l'Eglise en lui opposant l'âge de la terre ou l'ancienneté de la voie lactée, voire même en étalant la supériorité de nos conceptions scientifiques sur l'astronomie et la cosmogonie des Hébreux. Sans doute n'avez-vous pas tout à fait tort. Mais, plus que ces conflits spéciaux, il faut, disent les modernistes, redouter l'opposition essentielle de la mentalité scientifique à la mentalité dogmatique. Le christianisme se rattache, avec le judaïsme, à une très ancienne conception du monde, à la fois très étroite et très enfantine, ce qui est, dites-vous, de peu de

conséquences; mais les dogmes essentiels du christianisme, qui sont nés du même développement social et intellectuel, pourraient bien, un jour prochain, se trouver en dehors, sinon en opposition, avec notre état moral et intellectuel contemporain. En d'autres termes, à un état social déterminé correspond un ensemble de conceptions scientifiques, philosophiques et religieuses qui, alors même qu'elles ne dépendent pas les unes des autres, conditionnent toutes ensemble cet état social par lequel elles sont conditionnées à leur tour. Or les modernistes affirment que la mort des anciennes cosmogonies, fruit de conceptions philosophico-scientifiques, également périmées, suppose nécessairement la mort prochaine des dogmes religieux qui se développent sur le même terrain où elles s'épanouirent. Une mentalité ne saurait se transformer radicalement et changer pour ainsi dire de nature — et c'est le cas si l'on considère l'antique mentalité judéo-chrétienne et notre actuelle mentalité occidentale — sans que disparaissent avec elle toutes les plantes auxquelles elles fournissent un même sol et une même sève.

Notre idée du monde, et surtout des rapports de l'homme avec le monde, s'est singulièrement transformée depuis le XIIe siècle, et cette transformation aura nécessairement un contre-coup de plus en plus considérable, même sur les dogmes purement religieux du catholicisme.

Il suffira de noter trois points saillants de cette transformation pour en souligner les inexorables conséquences : 1° l'agrandissement géographique; 2° l'agrandissement géologique et 3° l'agrandissement astronomique.

1° *Agrandissement géographique.* — La découverte de l'Amérique n'eut pas simplement pour suite de troubler l'Eglise dans sa négation des antipodes, mais de poser à nouveau et de façon aiguë la question de la valeur morale et religieuse de l'antique maxime : « Hors de l'Eglise point de Salut. » Evidemment, le christianisme qui formula une pareille excommunication ne pensait pas qu'il existait,

qu'il avait existé, un nombre presque infini d'hommes auxquels la foi n'avait même pas été proposée et qui cependant selon cet axiome seraient condamnés au dam éternel.

Les libéraux, les modernistes en particulier, ont, il est vrai, donné depuis à cette maxime un sens humain et recevable. Tous ceux, disent-ils, qui appartiennent à l'âme de l'Eglise et il y suffit d'un sincère amour de la vérité telle qu'on peut l'atteindre dans son état et sa condition, tous seront sauvés. Mais l'Eglise ne semble guère disposée à recevoir une solution qui place l'amour de la vérité au-dessus de l'adhésion aux dogmes qu'elle propose, et attribue à cet amour même une vertu salvatrice dont on pourrait à la fin vouloir se contenter.

2° *Agrandissement géologique.* — L'homme certes est bien plus ancien sur la terre que ne le prétendait la Bible; mais il y a des accommodements avec la chronologie mosaïque. La géologie ne s'en est pas tenue à cette seule révélation, elle nous a fait concevoir de longues et lentes transformations durant lesquelles la vie apparut, se développa, progressa, évolua, formant des séries d'êtres vivants, des enchaînements végétaux et animaux dont l'homme pourrait bien n'être qu'un des derniers chaînons. Notre étroite parenté avec l'animal parut désormais probable.

Dans une telle conception, où placer le péché originel ? quel sens lui attribuer ? La question était au moins troublante. Brunetière voulait que le péché originel vînt précisément de notre origine animale et il pensait que, se dégager du péché originel, c'était se dégager de l'animalité. L'Eglise a protesté contre cette conception nouvelle du vieux dogme catholique. Les modernistes ne lui ont point souri. Ils ont vu dans le dogme du péché originel une façon symbolique d'affirmer qu'il y avait en l'homme des tendances égoïstes et antisociales que l'on retrouvait malheureusement invaincues à l'apparition de chaque génération nouvelle. Ils acceptaient que ce fût une tare, survivance douloureuse des luttes de l'âge de pierre, du

bronze et même du fer; mais ils niaient que ce fût un péché et que les enfants morts sans baptême pussent de ce chef subir la peine de l'enfer. L'Eglise ne tolère pas encore une semblable conclusion.

3° *Agrandissement astronomique.* — Les romans de Verne et de Wells nous ont familiarisé avec l'idée que la terre n'est pas le seul monde habité. Des savants pensent avoir démontré, d'autres espèrent arriver à établir que Mars est habitée. La conception astronomique moderne, appuyée sur l'idée d'évolution des formes astrales et des formes vivantes, conduit nécessairement à l'hypothèse de la pluralité des humanités planétaires. D'autres soleils entraînent sans doute d'autres terres sur lesquelles des êtres intelligents peinent comme l'homme et comme lui travaillent. Il ne s'agit plus cette fois d'accroître l'humanité de quelques vingtaines de milliers d'humains vivant sur un continent longtemps ignoré ni même de reconnaître notre parenté avec d'innombrables et lointaines générations humaines ensevelies depuis des millénaires sous des couches énormes de dépôts et d'alluvions de toute nature, mais d'êtres raisonnables dispersés avec la vie dans l'infinitude du monde stellaire. Songe, rêve ou réalité ? Nul ne le sait; mais possibilités troublantes dont la pensée suffit à nous faire douter de la vérité du dogme de l'Incarnation et de la Rédemption.

La chute fut-elle commune à toutes les humanités, la rédemption qui s'opéra jadis par l'incarnation d'un dieu en Galilée leur fut-elle également commune ? A ces questions inattendues l'Eglise reprend qu'on ne saurait se soucier d'hypothèses aussi peu certaines et probablement indémontrables. Et la réponse est bonne. Mais une difficulté reste : Le Dieu créateur de ces myriades d'étoiles, aussi impénétrable dans son essence qu'incommensurable en son action cosmique, ce Dieu put-il véritablement s'incarner dans un homme unique, qui vécut quelque trente ans aux environs de Jérusalem ? Et peut-on assurer que

notre planète et son humanité valent vraiment un tel privilège ?

Inconsciemment nous croyons à la vie universelle et cette croyance sourdement se heurte à l'ancienne croyance chrétienne. L'incarnation nous semble le rêve enfantin de gens qui prenaient la terre pour le centre du monde.

Ici donc, point de contradictions formelles entre les enseignements d'une science en partie conjecturale et les enseignements dogmatiques; mais les enseignements nouveaux de la géographie, de la géologie et de l'astronomie éveillent une mentalité nouvelle qui modifie les valeurs philosophiques et morales, agrandit des notions jadis ridiculement étroites et rapetisse singulièrement des grandeurs que les hommes d'autrefois jugeaient sublimes.

Il y a là une sorte d'incompatibilité sourde mais essentielle qui affectera un nombre d'individus toujours plus grand et portera, quoi qu'on fasse, en bien des esprits, un coup mortel à la foi orthodoxe. Et le danger deviendra un jour si grand qu'il n'y aura plus à choisir qu'entre la mort sans phrase ou l'attitude des modernistes.

Rejettent-ils donc l'incarnation ? Cela n'est pas douteux au sens traditionnel. Ils ne voudraient pas nier que Jésus fut Dieu ni affirmer que tous les hommes sont des dieux au même titre que Jésus, car ils ne se targuent pas de connaître la nature de Dieu, et par suite de saisir quels sont exactement les rapports de l'homme et du divin. Le dogme en lui-même n'a pas de sens précis; mais il peut être un guide sur la route de l'idéal. Jésus a incarné l'idéal d'innombrables chrétiens, mais il n'est pas la seule incarnation de l'idéal; ce n'est pas tel ou tel idéal qui sauve, mais le salut sera accordé à tout effort continu de la volonté vers l'idéal. Il n'importe pas que celui-ci soit figé en un type à jamais disparu, mais au contraire qu'il se renouvelle, qu'il progresse et qu'il soit toujours approprié aux jeunes générations auxquelles il se propose.

La mentalité scientifique moderne implique un état d'es-

prit qui répugne à recevoir la lettre des vieux dogmes et le modernisme, pénétré de cette vérité, est un effort pour créer de nouvelles formules religieuses, qui permettent à l'Eglise de se renouveler elle-même et de prolonger son rôle pédagogique et maternel, auprès de la masse des générations prochaines. P. SAINTYVES.

LE PROBLÈME SEXUEL AU POINT DE VUE MORAL

Si l'on doit se fier à l'opinion courante, la nature des rapports entre les deux sexes semble constituer l'élément fondamental du problème moral. Immoralité, dans son acception la plus fréquente, est devenue synonyme de débauche, d'irrégularité et de perversion sexuelle; au contraire, l'être moral par excellence serait celui qui, dans sa vie intime, ne s'écarte jamais des formes légitimes. Et légitimes, en ce domaine, ne peut signifier autre chose que légales, qu'il s'agisse d'une loi religieuse ou civile. L'objet des appétits sexuels est *tabou;* pour y toucher, une initiation, une autorisation spéciale est nécessaire. Le mariage constitue à notre époque l'unique cérémonie légale qui permette l'usage des droits sexuels. Cette cérémonie peut relever de l'Eglise ou de l'Etat; tant pour l'une que pour l'autre ce pouvoir magique n'est, au point de vue théorique, exclusivement dévolu qu'à leurs propres rites.

La nature et les limites de cet article ne me permettent pas de rechercher et d'exposer les causes particulières, les besoins primordiaux qui présidèrent à la genèse de la conception actuelle de la moralité, laquelle se base foncièrement sur des considérations sexuelles. Je me borne à constater le fait et à l'étudier à la lumière des exigences de la conscience moderne.

Il est aisé de découvrir que la conception sexuelle de

cette moralité n'est pas autre chose que l'aboutissement naturel, la formulation nécessaire de la doctrine de la souillure de la chair, de son état « peccatif » originel. Cette conception devait forcément aboutir à la méfiance, à la crainte de tout acte humain où la chair semblerait jouer le rôle principal. Cette haine, en effet, l'*odium carnis,* n'a pas germé spontanément dans l'esprit grec ou latin, mais elle est d'importation asiatique. Répandue déjà chez les Hébreux, elle nous vint particulièrement de la Perse, où régnait la religion dualiste et, d'une façon plus immédiate, de Babylone où, dans la seconde moitié du IIIe siècle, Mâni, le fondateur du mânichéisme, identifia le principe bon avec l'esprit, et le mauvais avec la matière et la chair. Chez les Grecs et les Romains les rapports sexuels, qui n'impliquaient pas l'injure faite à un tiers, étaient non seulement bons et licites, mais, dans certains mystères et sous l'égide de certaines divinités, ils revêtaient un caractère sacré à rites définis. On sait d'ailleurs que chez beaucoup de peuplades la jouissance sexuelle fait partie des devoirs de l'hospitalité.

Le christianisme, à ses origines, bien que professant un rigorisme marqué et qui contrastait vivement avec la licence païenne, n'établit pas d'emblée une réglementation à ce sujet. Il se contenta de dénombrer parmi les péchés mortels l'adultère, puni d'ailleurs par les lois romaines. Peu à peu, sous l'influence du mânichéisme, qui exerça une influence décisive sur la formulation de l'ascétisme chrétien ainsi que sur le développement du monachisme, on finit par élaborer une théorie des plus strictes et scrupuleuses touchant le péché de la chair. Tandis que les autres péchés capitaux admettent différents degrés de culpabilité et que la gravité en est proportionnée à la matière même qui peut n'engendrer qu'une faute légère, il n'y a pas place dans le domaine de la chair pour le péché véniel; le moindre écart de la loi est grave, toute la matière qui s'y rapporte est grave, *omnis materia gravis;* le désir, la

délectation mentale la plus fugitive et la plus anodine n'est pas moins péché mortel que le viol et l'adultère.

Cette exaltation paradoxale de la pureté jusque dans les derniers replis de la pensée n'est pas, sans doute, exempte d'une grandeur presque tragique, mais si nous voulons les passer à la pierre de touche de la réalité, non seulement nous devrons nous convaincre de son inefficacité pratique (ce qui ne saurait constituer un tort), mais nous serons contraints de constater que ses conséquences nuisibles pour l'humanité en général ont de beaucoup dépassé ses bienfaits. Et tout d'abord son impuissance pratique (je parle bien entendu de la masse à laquelle cette doctrine s'adresse non moins qu'à une petite élite d'ascètes) a été presque absolue. En effet, les périodes de la plus grande corruption des peuples chrétiens ont été celles où leur religion dominait sans contrainte. On a même pu se persuader que les brèves périodes de relâche au cours des persécutions répétées des IIe et IIIe siècles et durant lesquelles les chrétiens pouvaient librement pratiquer leur culte, suffisaient pour les faire déchoir au niveau des païens. Un exemple plus frappant nous en est fourni par l'histoire. S'il était une caste qui, par une culture spéciale de l'esprit, par la suggestion du devoir, par la grâce de son état, était tout spécialement désignée pour réaliser cette conception morale, il semblerait que ce fut le clergé. Or qui ne sait, hélas, que dans sa grande masse, le clergé, excepté dans les moments de persécution violente, a toujours été la négation vivante de cet idéal ascétique! S'il peut, aujourd'hui, nous apparaître *relativement* plus conséquent avec sa doctrine, il faut reconnaître dans ce fait l'influence de toute la société contemporaine, dont le niveau moral s'est considérablement élevé, bien plutôt que la vertu de maximes austères. L'autorité ecclésiastique, elle-même, si impitoyable pour tout crime touchant à la liberté de pensée, ne s'est-elle pas montrée prête à fermer bénévolement les yeux devant l'humaine faiblesse l'*hu-*

mana debilitas de ses propres ressortissants ? A condition, cependant, qu'il ne se produisît point de scandale. *Si non caste, tamen caute,* est le mot d'ordre de nombreux ecclésiastiques!

Mais admettons que des âmes, éprises de sublimité, capables d'héroïques efforts, douées d'une force de volonté particulière, arrivent à réaliser dans leur vie pratique l'idéal ascétique, à supprimer tout vague désir charnel, toute légère complaisance sensuelle, ces âmes-là peuvent être souvent pures, elles ne sont presque jamais chastes. Je ne saurais exprimer mieux ma pensée qu'en citant les profondes paroles de Guyau dans l'*Irreligion de l'Avenir* (p. 256) : « Les religions ont trop de tendance a considérer l'union des sexes sous je ne sais quel aspect mystique et, au point de vue moral, comme une maculation. Oui, certes, la pureté est une force; c'est avec une petite pointe de diamant qu'on perce aujourd'hui les montagnes et les continents mêmes; mais le christianisme a trop confondu la chasteté avec la pureté. La vraie pureté est celle de l'amour. On peut dire que la chasteté véritable est dans le cœur, qu'elle survit à celle du corps, qu'elle cesse au contraire là où elle devient impuissance, restriction, obstacle au libre développement de l'être entier : un eunuque ou un séminariste peut n'avoir rien de chaste; le sourire d'une fiancée à son amant peut être infiniment plus virginal que celui d'une nonne. Rien d'ailleurs ne souille l'esprit comme une préoccupation trop exclusive, trop perpétuelle des choses du corps; l'attention attirée sans cesse de ce côté évoque nécessairement des images impudiques. »

Chez les jeunes gens, chez ceux surtout qui vivent à l'écart du monde, la préoccupation sexuelle prend la forme d'une véritable obsession cérébrale. Ils s'épuisent en imaginations voluptueuses et absurdes, en rêves enivrants et stériles. Le mystère qui enveloppe la chose désirée et défendue les fascine et les attire; les obstacles matériels et moraux qui les retiennent les remplissent d'angoisses mor-

telles et inutiles. Qui évaluera jamais la somme d'énergies qu'à notre époque l'imagination érotique, l'onanisme cérébral détourne de la saine culture du corps et de l'âme, des occupations plus utiles et des besognes plus sérieuses. L'anathème jeté si solennellement sur la chair a fini par la parer de mystère; la monstrueuse importance qu'on lui a donnée a fini par la faire paraître digne de tous les sacrifices. Si la chair est cette divinité méchante et dangereuse qu'on se plaît à représenter, comment s'étonner qu'elle fasse de si nombreuses victimes et qu'on immole à ses pieds tous les biens, toutes les forces, toute la vie ? Mal nécessaire, grâce auquel l'équilibre se rétablira de lui-même et en éliminant cette injuste et absurde aversion de la chair l'on recouvrera cette douce et olympienne sérénité qui présidait jadis aux choses de l'amour. Cette haine n'a-t-elle pas d'ailleurs fait peser sur nous quantité de préjugés les plus pernicieux et les plus coupables ? Prenons le sort fait aux filles-mères. Il ne s'agit ici ni de les justifier ni d'excuser leur faute éventuelle, il n'en reste pas moins vrai que le mépris dont on les accable est monstrueux. Ces filles ne sont bien souvent (on l'a dit mille fois et il ne faut pas se lasser de le répéter) que d'innocentes victimes de la séduction des hommes, les vrais grands coupables qu'on devrait uniquement flétrir et qui n'en continuent pas moins à être admis même dans le meilleur monde. Et les victimes de la séduction se recrutent justement parmi les jeunes filles les plus naïves, les plus généreuses, les meilleures. D'autres, parmi les sèches, les rusées, les coquettes, savent bien se garder. Or, c'est précisément ce qui devrait rendre la femme sacrée : cette maternité qui devrait racheter toutes les faiblesses par la somme de responsabilités qu'elle entraîne et rendre respectable la personne toute entière par le caractère divin dont elle est empreinte. C'est elle pourtant qui sert de prétexte à accabler ces infortunées, à les forcer de choisir entre la prostitution, moins méprisée, et la mort qui promet l'oubli. Et ce sont ceux

dont la conscience est rendue plus lourde par d'innombrables péchés qui leur jettent le plus souvent la première pierre. Les parents eux-mêmes, qui devraient être leur dernier refuge, leurs défenseurs suprêmes, le réconfort définitif, ces parents qui ne se refuseraient point à donner asile à un fils assassin, on les voit qui, aveuglés par le plus sot et le plus tragique des préjugés, se font les justiciers implacables de leurs filles. Et cet honneur auxquels ils immolent leurs propres créatures, de quoi est-il fait, à y regarder de près ? D'un sourire narquois de l'entourage et d'une stupéfiante faiblesse de caractère! Pour mettre un terme à de si éclatantes injustices et se débarrasser de nombreux préjugés, il faut envisager le problème dans sa portée réelle en regard de nos exigences actuelles, sans nous laisser égarer par des conceptions traditionnelles et surfaites.

Le problème sexuel peut être considéré d'abord à un point de vue individuel, en tant que satisfaction d'instincts particuliers, et ensuite comme formant la base de rapports sociaux déterminés. Dans le premier cas, puisqu'il s'agit de fonctions tout à fait *naturelles,* la satisfaction des instincts sexuels ne peut être ni moins ni plus morale que l'apaisement de la soif ou de la faim. Seulement, cette satisfaction est, en général, moins indispensable, et, par conséquent, moins importante dans l'économie de l'organisme vital. En l'entourant de mystère et de charme, en la rendant redoutable et ardue, on a fini par créer la monstrueuse croyance que la possession de la femme convoitée vaut le sacrifice de l'honneur et de la vie d'un homme. On a créé la fameuse légende de la femme fatale, la sorcière d'amour, qui, tirant la ficelle d'un caprice qu'il serait sacrilège de discuter, traîne l'homme derrière ses talons comme un dogue mâté et tremblant. Et s'il ne s'agissait que de quelques individus particulièrement faibles et détraqués, la chose n'aurait rien qui doive surprendre, mais l'on a vu des hommes d'une incontestable valeur

intellectuelle et morale se laisser dominer par les câlineries sournoises et despotiques de femmes notoirement inférieures, qui exigent, comme preuve d'amour les humiliations les plus honteuses et le sacrifice des devoirs les plus sacrés et qui d'ailleurs profiteront souvent de la première occasion venue pour se débarrasser de leurs dévots. Il faut réagir contre ce fétichisme de la femme. La femme qui ne sait pas respecter les aspirations, l'activité, la dignité de l'homme n'est pas digne d'être aimée. Pour cela, il est nécessaire que l'homme se respecte assez lui-même pour ne pas se donner comme règle d'action le caprice d'autrui et pour savoir discipliner ses instincts. En principe, cette discipline ne comporte pas le renoncement pur et simple; on domine la nature en lui obéissant d'une façon raisonnable et raisonnée. On peut évidemment aller plus loin, s'engager définitivement dans le chemin de l'ascétisme, on peut même supprimer les instincts sexuels en vue d'une mission particulière à accomplir ou d'un idéal personnel à réaliser, mais cette solution, parfois admirable, est presque toujours le produit du sentiment manichéen de la haine de la chair dont nous parlions plus haut et, en définitive, ne peut être présentée comme une solution générale. Donc, au point de vue individuel, le problème sexuel n'a d'autre moralité que celle qui relève du respect de soi-même, de la dignité personnelle, de la modération, comme on disait jadis, qui permet de se servir d'une chose selon ses besoins légitimes en vue d'une utilité particulière.

En tant que base des rapports sociaux, le problème sexuel reçoit son empreinte morale de la sincérité et de la justice. Le vrai péché ne peut pas être la simple délectation des sens, qui est chose toute naturelle, mais le mensonge et la fraude, la basse séduction, à tous ses degrés et sous toutes ses formes. Le crime est de feindre consciemment un amour qui n'existe pas ou d'abuser d'un amour qu'on ne mérite point. Aussi longtemps que les personnes intéressées sont parfaitement conscientes de la nature des

sentiments réciproques et des conséquences qu'entraîneront leurs actions, leur attitude sexuelle, au point de vue social, sera toujours morale. Sauf le respect dû aux droits d'un tiers, et à sa propre dignité personnelle, leurs actions sont à respecter au même titre que leurs opinions individuelles. La nature des rapports sexuels n'a rien d'immuable, elle se modifie avec les habitudes et à travers le temps. Encore une fois, ce qui ne peut, ne *doit* pas changer, c'est la volonté d'agir selon des sentiments de sincérité et de justice, tels qu'ils peuvent être perçus à un moment donné de l'évolution humaine.

Ainsi le problème sexuel, au point de vue social, devient une question de *vérité*. C'est qu'au fond le problème moral, dans sa plus large compréhension, c'est le problème de la vérité pratique. L'humanité marche à la conquête de la vérité; quand elle la possédera consciemment, c'est-à-dire quand elle saura exactement ce dont elle a besoin, elle sera juste, forte, libre. Une vraie amitié est inconcevable sans la sincérité; aujourd'hui, c'est l'amour qui, à la place de l'union physique exclusive, réclame la communion absolue de l'âme et de la pensée. Un jour viendra où tout l'organisme social sera basé sur la vérité, comme l'amitié et comme l'amour, et ce jour-là la justice et la liberté règneront forcément sur la terre. Alors le problème de la moralité ne se posera même plus.

E. Mainfroi.

DE LA TOLÉRANCE ENVERS L'ÉGLISE

La lutte engagée entre le progrès et la réaction, l'esprit de liberté et celui d'autorité, la modernité et le « médiévalisme » s'achemine rapidement vers sa période la plus aiguë. La mission que l'histoire nous a confiée est la plus décisive pour le sort de la civilisation humaine. Tout l'ave-

nir, avec ses visions lumineuses de justice, de paix et de fraternité, avec ses promesses enchanteresses d'une vie moins dure et moins étroite, tient en nos mains. Le moment que nous vivons est chargé d'une responsabilité dont nous devons de plus en plus prendre conscience. S'il existe une punition éternelle elle ne peut être réservée qu'à ceux qui, par intérêt, par mauvaise foi ou paresse, auront trahi l'attente des générations qui souhaitent avidement de vivre. Mais au lieu de l'enthousiasme qui entraîne les foules anonymes, de cette énergie qui brise les obstacles, de cette foi qui soulève les montagnes, nous constatons, hélas! chez ceux qui dirigent les destinées des peuples, dans l'élite intellectuelle, les classes dirigeantes et les plus aptes au travail de régénération, une indolence et une indifférence manifestes. Et pourtant le danger qui menace est bien grave. De nombreux pays sont encore dominés par le cléricalisme, en d'autres nous assistons à une sorte de réaction orthodoxe qui ne laisse pas d'émouvoir. Bien que notre confiance dans le progrès des idées modernes, dans la disparition « de ce poignard planté dans le cœur de l'humanité » qui est l'Eglise romaine soit inébranlable, nous nous demandons parfois si, pour avoir manqué d'une conception bien définie et nette de ses devoirs actuels, pour avoir laissé passer l'heure, l'humanité ne verra pas retarder le moment où elle sera délivrée de son joug séculaire. La persistance de cet état de marasme est imputable à ces représentants de la mentalité moderne qui s'appellent les écrivains et les journalistes, les légistes et les professeurs, tous ceux qui ont mission de pétrir la conscience de la masse et charge d'âmes. Oh! qu'on se rassure, c'est une faute qui fait honneur à leur générosité et à leur idéalisme, mais qui peut compromettre aussi leur œuvre admirable. Après avoir été, pendant de longs siècles, victime d'une intolérance monstrueuse, après avoir versé des fleuves de sang dans ces guerres de religion dont le christianisme politique fit cadeau à l'Europe, après lui avoir im-

molé d'innombrables existences, l'humanité moderne, par on ne sait quelle grandeur d'âme inexplicable — ou quelle lassitude — voulut accorder à l'Eglise cette liberté et cette tolérance qu'elle s'était gagnées, non par ses concessions volontaires et gratuites, mais au prix de toutes les souffrances et de toutes les turpitudes. Magnanimité dangereuse et coupable! S'imaginant que l'adversaire était définitivement hors de combat, l'homme moderne voulut lui faire grâce, dédaigneux d'achever l'ennemi abattu. Il ne s'aperçut pas que plus il l'invitait à une discussion libre et sincère plus il s'y dérobait. Il proclama la liberté illimitée de l'Eglise quand il ne lui accorda pas des privilèges et se borna à sauvegarder certains droits d'Etat, dont on n'a pas du reste une conscience bien claire et précise. On avait laissé le serpent venimeux en liberté, il en profita pour se redresser et mordre. L'Eglise romaine était redevenue l'ennemi, l'ennemi unique et le plus terrible du monde moderne. Elle anathématisa de rechef — et ses anathèmes ont encore aujourd'hui force de loi — dans le *Syllabus* de Pie X, les conquêtes les plus essentielles, les plus précieuses et les plus nécessaires du monde moderne : la liberté d'opinion, la liberté de conscience, la liberté de presse, la neutralité confessionnelle de l'Etat et l'école, la liberté dans les recherches scientifiques. Elle-même affirma qu'anathème était celui qui prétendait que l'Eglise était conciliable avec la civilisation moderne et avec le progrès constitué par les conquêtes susmentionnées. Tous les autres mouvements sociaux qui semblent troubler l'ordre établi, le socialisme et l'anarchie, s'ils pèchent, le font par excès de modernité, parce qu'ils veulent se hâter d'instaurer un régime de justice et de liberté vers lequel nous nous hâtons, mais dont la société n'est pas encore mûre pour concevoir la forme définitive; mais, enfin, ces mouvements, dans leurs théories outrancières, sont compréhensibles, tandis que l'Eglise, geôlière des consciences, gardienne aveugle et sourde d'institutions surannées, d'une

autorité en désuétude, dépositaire d'un monde dogmatique et surnaturel écroulé, constitue un obstacle formidable à l'évolution. Et voici ce qui arrive. On limite la propagande anarchiste et socialiste au nom d'un ordre social que nous savons n'être pas immuable et qui évolue lentement mais fatalement vers les nouvelles conceptions condamnées et on laisse la plus grande liberté à la propagande de l'Eglise romaine qui combat l'ordre établi puisqu'elle en sape les bases et nous fait rétrograder vers les âges disparus! Tout se résume à cette question : Les principes de l'Eglise sont-ils conciliables ou non avec les exigences de la conscience moderne ? Les documents les plus autorisés et les plus récents, les syllabus de Pie IX et de Pie X, plusieurs encycliques de ces deux papes et de Léon XIII, toute l'attitude du Vatican ne peuvent laisser de doute sur la réponse.

Bien plus que contre les syndicalistes ou les anarchistes, l'Etat moderne doit limiter la liberté de propagande de l'Eglise, au moins aussi longtemps qu'elle répudie les données fondamentales de la société actuelle, il ne doit pas permettre qu'elle puisse créer un état dans l'Etat au moyen de corporations confessionnelles soit économiques soit politiques. Il ne s'agit pas de la persécuter, non plus que ceux qui se contentent de son enseignement, mais de lui empêcher de nuire, de la mettre dans l'impossibilité de bouleverser les systèmes actuels de l'évolution. C'est une position de simple défense, l'attitude qu'on se voit forcé de prendre contre les êtres dangereux qui menacent d'attenter à la personne ou à la propriété privée. Il s'agit de lui interdire de déformer à jamais l'âme de centaines et de milliers de jeunes gens en leur infusant des idées qui les retranchent de la vie moderne pour les rejeter en plein passé, qui enlève à la nation beaucoup de ses meilleurs pionniers, les plus aptes à travailler au progrès et au bien-être de la collectivité. Si les anarchistes n'ont pas le droit d'ouvrir des écoles, à plus forte raison devrait-on

fermer tous les séminaires, où des enfants, impuissants à se défendre, sont soumis à une culture intensive de réaction et de sottise. Car, on ne peut le répéter avec assez d'insistance, les séminaires aujourd'hui ne produisent, dans la règle, que des imbéciles ou des révoltés, des victimes intellectuelles ou des victimes sociales. Et on laisse s'accomplir cette hécatombe de martyrs au nom de la liberté et de la tolérance, on permet une telle exploitation, plus honteuse encore que celle des enfants, des mineurs, contre laquelle chacun s'insurge, qui ne produit aucune utilité sociale et où c'est l'âme que l'on prostitue. Il faut avoir subi une telle exploitation pour pousser comme nous le faisons ici des cris d'indignation. Comment les hommes modernes peuvent-ils être si naïfs et si lâches ? Mais le peuple, qui a l'instinct du progrès, vengera ces lâchetés. La révolution qu'il accomplit jadis pour se libérer des tailles et des oppressions corporelles il la recommencera pour défendre la liberté de son âme et de son esprit. Quand la mesure sera comble, la colère et le mépris populaires feront mordre la poussière à tous les ennemis du progrès qui s'appellent les cléricaux et leurs complices [1].

Rome. O. Grifagni.

[1] « Voici un exemple de l'irréductibilité de la conception ecclésiastique officielle avec la mentalité moderne. Le P. Lepicier, franciscain, professeur de théologie au collège de *Propaganda Fide* à Rome et consulteur de plusieurs congrégations romaines, vient de publier, chez Desclée, un ouvrage : *De stabilitate et progressu dogmatis* (De l'immutabilité et du progrès dogmatique) où, avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique compétente, il nous enseigne encore, en l'an de grâce 1910, que non seulement l'on ne doit point tolérer les hérétiques, qu'on doit les excommunier, mais aussi *les tuer : per mortem ab hoc mundo excludi* (p. 173) et cela dans le plus bref délai possible *(statim)*. Et voici son raisonnement : Si les faux monnayeurs sont de suite et en pleine justice condamnés à mort par les princes séculiers [mais dans quelle époque vit donc ce révérend père ?] à plus forte raison ne doit-on pas pardonner aux hérétiques..... un mauvais sujet est pire qu'une bête..... ainsi écrit Aristote et s'il n'y a point de mal à tuer une bête sauvage *(bestiam sylvestrem)*, surtout si elle fait du mal, c'est faire

DOCUMENTS

Jansénisme et Jésuitisme. — Un Janséniste « vénérable ».

Personne ne sait exactement en quoi consiste le jansénisme, sorte d'hérésie élastique qui s'étend et se réduit selon l'humeur des jésuites, comme le modernisme actuel. Il n'était pas question, à vrai dire, de la foi, ni du dogme, ni du salut des âmes; il s'agissait d'une comédie fournissant aux jésuites le prétexte de tracasser et de détruire les adversaires qui leur faisaient concurrence dans les livres, les chaires, les confessionnals et dans leur renommée de vertu. La Compagnie, *ut sic*, ne croit à rien : ni en Christ, ni en Confucius; le *père* n'est pas jugé et récompensé d'après sa foi et ses vertus, mais d'après l'argent que cette foi et ces vertus ont su attirer dans l'arche de la Compagnie. Ses ennemis ne sont pas non plus et, moins encore, persécutés et jugés d'après leurs croyances ou leurs mérites personnels, ni *fidem ex personis*, ni *personas ex fide*, mais bien *fidem et personas ex pecunia!* L'histoire de la Compagnie confirme, sans exception, cette constatation. Tous les exercices spirituels, corporels et doctrinaux tournent autour de cet axe.

Si, en certain cas particulier, le jésuite fait, par sa conduite, exception à la règle, c'est qu'il agit « comme chrétien » et non « comme jésuite ». Le jésuite qui agit comme chrétien n'est bon jésuite qu'à condition de mettre, consciemment ou inconsciemment, son *christianisme au service des intérêts de la Compagnie.* »

Un « vénérable » janséniste.

D. Juan de Palafox y Mendoza, d'abord évêque de Puebla, en Amérique, mourut évêque d'Osma en Espagne. Historiographe distingué, excellent écrivain mystique, évêque exemplaire, il fut, sans contredit, l'une des figures les plus sympathiques de l'épiscopat catholique, et digne d'être placé à côté des Bossuet, des Féne-

œuvre bonne *(potest esse bonum)* que priver un hérétique d'une vie pernicieuse *(vitæ nocentis)!* » Et dire qu'on laisse enseigner ces monstruosités à des centaines de jeunes gens sans que l'Etat se croie en devoir d'intervenir parce qu'il s'agit d'une école pontificale!

lon et des Lineros y Mendoza. Il mourut à Rome en odeur de sainteté, si bien qu'on le proposa à la béatification. Ce fut à ce moment que la Compagnie s'interposa. S'étant montré, en Amérique, un censeur sévère des scandales jésuitiques, Palafox, à l'époque déjà, fut victime de leurs persécutions : expulsé de son palais, il s'en était allé, errant à travers les montagnes pour échapper à ses assassins, et fut du reste bafoué dans une mascarade de carnaval. L'évêque rendit compte de ces insultes dans sa *Lettre à Innocent X*, réquisitoire éloquent et terrible contre l'hypocrisie et la froide méchanceté des fils de Loyola.

Sitôt qu'il fut question d'élever aux honneurs de l'autel l'évêque Palafox, il est évident que les jésuites s'y opposèrent de toutes leurs forces, afin de ne pas donner aux panégyristes du nouveau vénérable l'occasion de dévoiler et de rendre publiques les infâmes machinations dont ils l'avaient constamment poursuivi.

Il s'ensuivit une lutte colossale, à laquelle prirent part tous les Ordres religieux, toutes les Universités et toutes les Puissances. La Compagnie de Jésus épuisa ses ressources habituelles : mentit, calomnia, vilipenda, détruisit des documents, vola des archives, falsifia des textes, se servit de noms d'évêques, comme celui d'Utrecht, pour leur attribuer de fausses lettres pastorales. Il serait impossible d'énumérer toute la série de mensonges, diatribes, vilenies, fraudes, subornations, menaces et crimes dont elle usa en cette occasion. Les injures, les grossièretés et les infamies dont on a couvert l'histoire, l'activité et le nom de Palafox, exigeraient des volumes entiers. La moitié du monde fut mise sens dessus dessous à propos de cette cause : l'Europe et l'Amérique, l'Espagne, l'Italie, la France, la Hollande. l'Autriche, les chancelleries, les écoles, les partis, les *camarillas* des cours, les maîtresses des rois, les évêques, les moines..... toutes les forces de la terre se disputaient pour une signature de pape (Clément XIV), et quand les jésuites s'aperçurent qu'il était sur le point de la donner, ils l'empoisonnèrent.

Les jésuites d'antan se défendirent du reste de cet acte et se firent forts de prouver que la justice ne pourrait pas leur en imputer la paternité. Que ceux qui seraient tentés de les croire sur parole lisent la *Vida del V. Pignatelli,* du jésuite P. Norrell.

Malgré l'opposition jésuitique, les écrits de Palafox furent approuvés par la Congrégation de l'Index, reconnus comme authen-

tiques par celle des Rites, et Palafox fut déclaré *vénérable* à la face de toute l'Église catholique. Or Palafox était janséniste ! les officiers de la cause et le pape lui-même le savaient, et l'Église, qui anathémisa le jansénisme, *vénère* un janséniste formel. Et la preuve, c'est que nous possédons à ce sujet le témoignage de l'évêque d'Osma, Bernardo Antonio Calderón, choisi par la cour d'Espagne afin de diriger le procès dans son diocèse et nommé par le Saint-Siège juge instructeur et inquisiteur ; celui de Mons. Azpuru, archevêque de Valence et ministre d'Espagne à Rome, et enfin celui du P. Ximenez, procurateur général de l'Ordre des Charmes, des frères J. de San Joseph, J. Evangelista et Antonio de los Reyes, charmes espagnols et officiels de la cause à Madrid et à Osma. Le pape Clément XIV fut le témoin auxiliaire et indirect de ces faits.

L'abbé de Roy avait publié en français une oraison condamnée par Innocent X en 1654 et recopiée et commentée favorablement dans une lettre de Palafox sur la Grâce, lettre qui fut approuvée par la Congrégation, le 15 décembre 1760. Le P. Vásquez atteste la conformité des deux écrits et raille de la belle façon une congrégation qui approuve en 1760 ce qu'elle condamnait en 1654. A cette occasion, les jésuites accusèrent Palafox de jansénisme ; mais les officiels de la cause repoussèrent cette accusation et décidèrent de corriger les autographes originaux de Palafox en expurgeant tous les passages qui enseignaient la doctrine janséniste. Une lettre de fr. J. Evangelista de Jésus, datée de Rome le 6 février 1771, et qui accuse les jésuites d'avoir fait disparaître de la Secrétairie des Brefs et du Concile plusieurs documents favorables à Palafox, ajoute que « d'accord avec le pape, on décida de faire disparaître une lettre non approuvée, afin de ne pas créer des difficultés nouvelles, d'en supprimer un germe suspect, et ceci sous serment de « garder le silence avec tout le genre humain ! » On voit la naïveté de ce frère, qui racontait dans une lettre ce qu'il était urgent de dissimuler. En vérité, celui-là n'était pas jésuite, car les *Règles pour écrire* de la noble Compagnie défendent de confier au papier ce qu'on ne peut révéler en public. Dans une autre lettre du 3 décembre 1770, il émet quelques propositions de son cru pour combler le vide qu'on constate dans le procès d'information sur la vie de Palafox entre les années 1649-1654, et il affirme qu'il agit toujours d'accord avec le pape. Dans une troi-

sième, du 3 janvier 1771, il insiste sur l'intervention personnelle directe et immédiate du pape, lequel « corrige lui-même » les épreuves du livre de Palafox.

Particulièrement instructives sont les lettres de l'évêque Calderón, instructeur du procès, à Mons. Azpuru, et datées d'Osma le 30 septembre 1767, et la réponse de Mons. Azpuru, datée de Rome le 22 octobre 1767, où l'on parle de corrections à effectuer dans les écrits de Palafox afin qu'ils ne puissent choquer les oreilles orthodoxes[1]. Ainsi, dans les écrits de Palafox, publiés à Rome par les Congrégations, avec la garantie des ecclésiastiques officiels de la cause et l'intervention personnelle du pape, l'on s'est amplement livré à des occultations, suppressions et falsifications, attestées par des documents, afin de défendre de l'accusation d'hérésie un candidat à la sainteté. Dès lors, on se demande quelle confiance peuvent inspirer tous les autres procès de béatification? Quelle garantie de sincérité peuvent nous offrir ces hommes qui, bien que liés par des serments solennels, mentent dans des occasions aussi graves! que firent-ils donc lorsqu'il fut question de causes moins importantes et de sauvegarder des intérêts purement matériels? Ah! combien il nous semble opportun cet avertissement qu'on lit dans la 113me lettre du P. Vasquez : « soy práctico en los negocios romanescos con los cuales no puede conformarse NINGÚN HOMBRE HONRADO ![2] »

S. PEY ORDEIX[3].

CHRONIQUE INTERNATIONALE

Chronique belge. — Dans le recensement des forces qui luttent, en Belgique, contre la domination dogmatique et politique de l'Eglise, nous avons volontairement omis la *Section belge*

[1] Ces documents font partie des Archives secrètes réales et pontificales de la cause du Vénérable; elles se trouvent dans la cathédrale d'Osma, et étaient jadis surnommées les *Archives du diable.*

[2] « Sois prudent dans les affaires avec cette Rome, à laquelle ne peut se confier aucun homme d'honneur. »

[3] Faute d'espace, nous avons malheureusement été contraints de résumer certaines des pages de notre distingué collaborateur et d'en supprimer d'autres.

de l'Œuvre Internationale des Anciens Prêtres. C'est, qu'en effet, ce mouvement nous paraissait mériter une mention spéciale.

Nous ne voulons pas ouvrir ici la discussion sur la tactique moderniste et le point de savoir s'il y a lieu de tenter la réforme du Catholicisme par le dedans ou par le dehors. Assurément les deux thèses se recommandent de bons arguments et dans une brochure « *Cas de conscience et raisons d'un prêtre libéré* », nous avons essayé d'exposer le conflit qui agite en sens divers l'âme du prêtre qui sort extérieurement de l'Eglise après que sa pensée s'est sentie en désaccord avec elle sur des points importants.

Nul du moins ne niera le tragique de la situation du prêtre qui a voulu se déraciner, tourner le dos à son passé, à ses amis, à ses parents. Dans la vie civile il est un grand isolé. Peu de carrières s'ouvrent à lui, les unes parce que inférieures à ses talents, les autres parce que postulant des aptitudes autres que celles acquises au cours d'une vie sacerdotale parfois déjà longue. Le milieu catholique rend cette situation plus difficile, car si l'ancien prêtre a conservé l'idéal religieux dans la ruine de ses croyances confessionnelles et s'il aspire à continuer sous une forme nouvelle son ancien sacerdoce, il ne le peut. La chose serait plus aisée en pays protestant. Là une multiplicité de confessions religieuses, depuis l'orthodoxie évangélique jusqu'au simple moralisme, permet l'utilisation et l'apaisement du besoin religieux. En même temps que l'unité de sa vie morale est ainsi sauvegardée, l'ancien prêtre catholique trouve souvent dans cette continuation de sacerdoce le nécessaire soutien de sa vie matérielle. Il ne connaîtra donc pas les longues attentes, l'humiliation des suppliques, les douloureuses inquiétudes du lendemain, de la vie médiocre et plus d'une fois les souffrances de la misère.

C'est pour apporter de l'aide à ces situations tragiques que des hommes d'initiative et de cœur ont fondé l'*Œuvre des Anciens Prêtres*. Plusieurs essais en ce genre ont déjà été tentés il y a quelques années. Mentionnons surtout l'Œuvre de Sèvres, dirigée longtemps par M. le pasteur Bourrier, ancien prêtre catholique lui-même. D'autres œuvres semblables étaient nées à la fois de la charité et du zèle de divers groupes protestants. Qu'il nous soit permis à ce propos de rendre ici hommage à beaucoup de Protestants dont nous avons pu apprécier la délicatesse et la générosité dans leurs rapports avec d'anciens prêtres en butte à toutes les difficultés de la vie.

Cependant, on a pu, non sans raison toujours, reprocher à certaines œuvres protestantes d'assistance aux anciens prêtres un caractère trop accentué de prosélytisme et d'orthodoxie. Aussi, il y a quelques années, se créa à Paris l'Œuvre neutre des A. P. C. Le fondateur fut M. V. Hautefeuille qui, aujourd'hui encore, la dirige. L'Œuvre est ouverte à tous les anciens prêtres dont l'honorabilité est garantie. On n'exige aucune profession de foi, aucune abdication d'idées sincères. L'Œuvre tend à procurer des ressources par le travail aux anciens prêtres. A cette fin, M. Hautefeuille a ouvert une imprimerie-école. Le siège français de l'œuvre est en ce moment, 45, rue Raspail, à Vannes, près Paris.

Une section belge fonctionne depuis quelques mois à Bruxelles. Nous savons par expériences à quelles angoisses et à quel isolement est voué le prêtre qui a cru devoir solutionner sa crise de conscience en sortant de l'Eglise catholique : c'est pourquoi ce nous est une joie sincère d'apporter quelque réconfort à des situations identiques.

Déjà quelques prêtres se sont adressés à nous. L'un est un ancien moine augustin entré dans les Ordres sans grande vocation et qui n'a trouvé la paix qu'en les quittant; un autre, ancien vicaire aux environs de Bruxelles a été amené par l'action sociale à sortir d'une organisation souvent faussée et arrêtée par un esprit étroit; tel prêtre a subi surtout une crise d'ordre intellectuel, tel autre une crise d'ordre sentimental. Nous savons des prêtres qui se sont fait, dans la vie civile, de bonnes situations. La plupart réussissent moins et connaissent, après l'aisance et les honneurs de la vie sacerdotale, les privations et les humiliations de la pauvreté.

A Bruxelles, l'œuvre a organisé des réunions amicales entre les anciens prêtres ainsi qu'un bureau de placement et de secours immédiat. Pour cela elle a pu obtenir quelques concours. Mais ceux-ci ne répondent pas aux nécessités. Alors la question se pose troublante : En face de l'horizon ainsi fermé à l'ancien prêtre, celui-ci ne doit-il pas plutôt rester au dedans et avec la sécurité matérielle conserver ainsi la possibilité d'une action religieuse et morale? Cette attitude, relativement aisée au prêtre séculier, l'est beaucoup moins au moine que de tous côtés étreint la vie religieuse. Puis, pour l'un comme pour l'autre, il y a cette aspiration à la fois héroïque et très douce d'être sincère, de se montrer au dehors ce qu'on est au dedans et, pour tout dire, de combattre avec amour

encore et regret, mais néanmoins avec décision et liberté, ce que l'on considère comme une erreur philosophique et sociale, savoir le dogme étroit, tyrannique, intolérant, négateur du progrès.

Sur l'une des places de Bruxelles s'élève la blanche statue de Renard, le savant naturaliste, professeur à l'Université de Gand, qui, après de longues années d'une attente légitimée par de nobles raisons, sortit d'abord de l'Ordre des Jésuites, puis de l'Eglise. Sur le socle de la statue ces mots se détachent : *La vérité vous délivrera;* Veritas liberabit vos. — Et chaque fois que nous passons aux abords de cette statue et des arbres qui l'ombragent nous aimons à nous répéter que l'effort vers la science, vers l'impartialité est, avec la générosité du cœur, la voie qui écarte du catholicisme les âmes et quelquefois les corps. Puissent, ceux qui sont conscients de l'angoisse religieuse et amis de la vérité et de la sincérité ne pas refuser leur soutien à une œuvre noble entre toutes.

A. Michel.

A propos de l'« Association des Prêtres travailleurs ». — Cette association n'est pas à confondre avec l'entente qui est en train de se faire entre les nombreux prêtres qui ont quitté l'Eglise. M. Leone Stoppani s'occupe en effet d'une organisation des prêtres démissionnaires afin que leurs expériences et leurs mérites ne restent pas stériles et servent au bien de tous ceux qui souffrent du joug de l'Eglise. La lettre suivante que nous recevons de la part de M. Gennaro Avolio, organisateur de l' « Association des Prêtres travailleurs », met les choses au point.

Naples, le 1er mai 1910.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi, afin d'éviter tout malentendu, d'expliquer dans votre vaillante revue ma pensée au sujet de l' « Association des Prêtres travailleurs » qui va se constituer sous peu.

Après avoir étudié les conditions économiques du clergé, en particulier du bas clergé — sans préjudice aucun pour d'autres initiatives — j'ai voulu grouper en un faisceau, les prêtres qui ont senti l'incompatibilité qui existe entre leur position et les tendances démocratiques actuelles : l'humiliation et l'injustice de vivre d'aumône, c'est-à-dire, en dernière analyse, du travail d'autrui et particulièrement de celui du peuple. Aujourd'hui, c'est-à-dire à

un moment où la société ne tolère plus qu'un homme valide et honnête puisse se procurer d'autres ressources que celles qui proviennent de son propre travail, et, à l'instar des apôtres, ces prêtres veulent gagner leur vie eux-mêmes; besogne manuelle ou intellectuelle, d'après les aptitudes de chacun, mais telle qu'elle n'épuise pas toute leur activité et leur laisse le loisir et l'énergie de cultiver l'étude et, ce qui importe plus encore, de continuer leur apostolat de vérité et de moralité parmi le peuple. Ils sont persuadés que vivre d'un travail honnête, n'est pas avilir le clergé, mais en rehausser au contraire le prestige, que ce travail sera pour lui un excellent préservatif moral qui lui procurera le moyen de faire plus de bien parmi les humbles et lui permettra surtout de donner à son tour gratuitement ce qu'il en avait gratuitement reçu, de prêcher enfin la tête haute, aux grands et aux petits, la doctrine du Christ, qui est une doctrine de lumière, de sincérité, de justice et de fraternité.

Autour de ce groupement se réuniront tous les hommes et toutes les femmes disposés à apporter une aide consciente au rachat du clergé. Ce qui est le plus urgent, en effet, c'est de trouver les moyens de soutenir les prêtres, les plus dévoués et les plus intègres, dans leurs difficultés du début et — cas échéant — dans le premier choc avec les autorités ecclésiastiques, quand, par des suspenses imméritées, ils se trouveraient réduits à la misère. Ces prêtres, cependant, bien que persécutés, suspendus, excommuniés, voudront, coûte que coûte, demeurer comme Savonarole fidèles à l'Eglise, parce qu'ils ne renieront point le contenu *essentiel* du christianisme, et n'auront point l'intention de se séparer *volontairement* de l'Eglise, s'excommuniant eux-mêmes. Au contraire, leur volonté sera de continuer, autant que possible, à prêcher la vérité, à promouvoir le bien et à édifier le peuple par leur conduite morale. Ils pensent que leur force réside dans l'Eglise, qui est surtout une union d'âmes, et où l'on conserve l'unité, dans une communion spirituelle, avec les milliers de frères parsemés à travers le monde et qui la composent. Aucune puissance humaine ne pourrait les détacher de cette communion ; il faudrait pour cela un acte libre et conscient de la volonté. Ils sont persuadés, en outre, que séparés de l'Eglise, même en nombre considérable, ou même si chacun d'eux représentait une grande valeur intellectuelle et morale, ils ne seraient jamais que des branches

détachées de la vigne, destinées à se dessécher. Ils savent qu'ils n'exerceraient ainsi qu'une faible influence sur le travail de leurs frères pour la rénovation de la conscience chrétienne, pour la réforme de l'Eglise, même édifiée sur des bases complètement nouvelles et mieux en harmonie avec les aspirations de la conscience chrétienne moderne.

Ils sont persuadés, enfin, que toute réforme de l'Eglise doit provenir du dedans plutôt que du dehors et de sa périphérie plutôt que du centre, c'est-à-dire de la conscience renouvelée du peuple et du clergé lui-même.

J'ajoute que, pour mon compte, la question de porter ou non l'habit clérical, bien que tout à fait secondaire si on la considère en soi-même et d'une façon abstraite, me paraît assez importante au point de vue de l'opportunité pratique. Je crois, vu la mentalité actuelle de notre peuple, que cet habit pourra exercer encore sur son imagination et sur son cœur une influence considérable, surtout dans le moment où ces nouveaux apôtres du Christ, chargés d'en refondre la conscience religieuse et civile, dénonceront au peuple les abus et les déformations de l'Eglise actuelle, son éloignement de la pure et démocratique doctrine de l'Evangile, et voudront le pousser à la revendication des droits de la conscience chrétienne. En d'autres mots, pour agiter dans les couches inférieures de la société la grande question de la réforme de l'Eglise, rien ne sera d'un plus fort moyen de persuasion que dix, cent prêtres remarquables qui, restant attachés spirituellement à l'Eglise, prêcheront la vérité aux populations. Ils inviteront les autorités et la foule à se débarrasser du joug humiliant et désastreux du cléricalisme (lequel a reçu malheureusement la sanction suprême de l'Eglise officielle et qui est devenu presque synonyme de catholicisme), à démolir tout ce qui n'est pas chrétien à partir de la papauté politique, à épurer la doctrine du Christ de toutes les incrustations dues à l'ignorance et à l'intérêt des hommes; ces dix ou cent prêtres, restés dans l'Eglise, seront bien plus puissants que des milliers de bons et doctes prêtres *démissionnaires*, rentrés dans la vie civile, parmi les citoyens qui vivent de leur travail honnête et qui ont perdu le plus souvent cette foi qui leur permettrait d'être les réformateurs de l'Eglise et de la société. Certes, nous ne devons pas rompre nos liens amicaux ni un contact qui pourra nous être utile au point de vue d'une aide et d'une

« illumination » réciproques avec ces fières, honnêtes et sincères consciences qui adoptèrent une solution différente de la nôtre, mais la sincérité nous oblige à affirmer qu'ils ne pourront pas constituer le nerf de l'union des *Prêtres travailleurs.*

Votre bien dévoué,

Gennaro Avolio.

L'Eglise Philippine Indépendante. — Nous sommes heureux de publier la lettre suivante que nous adresse un des représentants les plus autorisés de la nouvelle Eglise. Nous sommes très touchés de l'affectueux accueil qu'on a fait aux Iles Philippines à notre Revue et de la sympathie avec laquelle on suit le mouvement moderniste. A ces frères lointains nous envoyons nos plus cordiaux remerciements et nos salutations fraternelles. Beaucoup de nos lecteurs ignorent peut-être l'existence, dans une région si éloignée, d'une Eglise, et d'un clergé si moderne, si libre, si élevé au point de vue intellectuel et moral. Ils seront certainement heureux de l'apprendre. L'Eglise Indépendante s'est détachée, pendant la révolution de 1896-1900 laquelle détermina l'abolition de la domination espagnole, de l'Eglise catholique qui représentait l'obscurantisme et l'esclavage.

Manille, le 31 mars 1910.

Monsieur le Directeur,

Je viens de recevoir le premier numéro de l'excellente *Revue Moderniste Internationale*, et je vous présente mes remerciements les plus chaleureux.

Le soussigné, auteur des livres officiels de l'Eglise Philippine Indépendante, qui reconnaît comme Evêque suprême, le savant Monseig. Grégoire Iglesias, fait, avec le plus grand enthousiasme, adhésion à vos idées modernistes et salue en vous des frères spirituels.

L'Eglise Philippine Indépendante, ayant conscience de toutes les absurdités scientifiques et morales qui étaient enseignées par les religions antiques, et constituaient un sérieux obstacle au progrès de la science, a soumis le contenu des susdites religions à la libre investigation des sciences modernes, rejetant tout dogme, tout mystère et tout miracle. Comme vous pouvez le voir dans notre Evangile et notre Bible philippine, nous sommes moder-

nistes, voire même rationalistes. Cependant, nous acceptons la divinité de Jésus-Christ; d'abord parce que les Philippins, catholiques dans l'âme, ne peuvent admettre la négation de cette divinité infaillible, et ceci admis, restent certains que le Christ n'a pu tomber dans l'erreur ni rien enseigner qui fut contraire à la vérité. Grâce à cette persuasion, nous avons le droit de supprimer les fausses doctrines de toutes espèces qui se rencontrent dans les Evangiles ainsi que dans l'Ancien Testament; ce dernier est l'unique point de contact que nous ayons avec les religions antiques. La question de savoir si Jésus-Christ a été Dieu ou non ne présente pour nous aucune réelle importance. Ce qui, pour nous, est d'un intérêt bien autrement vital, c'est de pouvoir se représenter un type *idéal*, personnifié, qu'il s'appelle Jésus ou Bouddha, n'importe, qui soit la pierre angulaire de notre édifice moral et serve à la propagation de la science moderne. Cette science, nous la mettons bien *au-dessus* de la Bible et de tous les livres anciens acceptés comme sacrés, tandis qu'ils n'étaient, en réalité, que des ramassis d'enseignements sacerdotaux, dont les uns sont d'ailleurs d'une haute moralité, et d'autres pernicieux et condamnables, ayant été dictés par des intérêts matériels ou pour le plus grand avantage de prêtres ou de rois, qui exploitaient ainsi la bonne foi du peuple.

Notre Eglise compte plus de vingt évêques, tous originaires des îles Philippines, exception faite du p. Raphaël Murillo, Espagnol et ex-moine, et qui est très attaché à nos doctrines radicales. Nous avons cinq cents prêtres, gagnés à notre cause à l'époque glorieuse de la révolution de 1896-1900; tous jeunes et enthousiastes, et qui n'aspirent qu'à divulguer et à pratiquer nos enseignements.

Nous prêchons la fraternité universelle et la communauté des biens; un socialisme chrétien et démocratique dans la mesure extrême où il peut être pratiqué en ce moment. Nous proclamons encore la liberté de conscience et de l'investigation scientifique. Nous professons l'unité absolue de Dieu, en reniant la Trinité. Toutes les religions peuvent être bonnes si elles sont honorablement professées. Nous reconnaissons un Dieu qui ne crée pas mais détermine l'évolution de la matière cosmique, comme Agent suprême, qui exerce son œuvre sur l'univers, éternel comme lui. Nous ne concevons pas Dieu sans matière et sans espace. Le Verbe

est le point de relation entre l'Agent et l'Objet, il est la Nature, les lois naturelles, éternelles et immuables, dictées par Dieu à la matière.

Nous célébrons comme nôtre le succès de la *Revue Moderniste Internationale*, et je vous prie, Monsieur le Directeur, de recevoir un cordial embrassement fraternel.

ISABELO DE LOS REYES.

Nous avions déjà imprimé la note ci-dessus quand nous reçumes une lettre d'un de nos amis espagnols, des mieux renseigné, qui nous fournit des données très intéressantes sur la genèse de l'Eglise Philippine Indépendante. Certains qu'elles intéresseront nos lecteurs, nous nous faisons un plaisir de les reproduire :

« .....Vous savez que la révolution des Iles Philippines contre la souveraineté de l'Espagne était surtout inspirée par la haine des moines (franciscains, jésuites, dominicains, bénédictins, augustiniens) qui constituaient le clergé *ordinaire* des îles. Ils possédaient la juridiction des paroisses et y avaient établi un régime tout à fait monacal, absorbant toute la vie religieuse, sociale et politique du pays. Le curé nommait le juge et le maire, édictait les arrêts d'emprisonnement, d'exil et même de mort. Grâce à certains aveux directs, je fus bientôt en état de me faire une idée de la profonde immoralité de tout ce monde, et à ce sujet il y a un adage courant dans le peuple philippin qui dit « qu'il n'est pas un Philippin dans les veines duquel ne circule du sang de moine ! » En tous cas l'on peut assurer, sans être taxé d'exagération, qu'ils étaient des professionnels du vol, du despotisme et de l'ignorance.

Vers l'an 1865, vécut là un *moderniste* avant la lettre, le franciscain père François Arriaga, décédé à Yucatan (Amérique) en 1904. Il avait beaucoup travaillé pour la réforme des mœurs du clergé, fut l'objet de poursuites effrénées et passa 52 jours interné dans l'*In-Pace*. On peut dire que le modernisme, quoique ne portant pas encore ce glorieux titre, fut l'agent préparateur de la révolte. Personne n'ignore que le mot d'ordre du Kalipuman était composé des premières syllabes des noms de trois prêtres *réformateurs*, victimes de la politique des moines. La toute-puissance de ces démons incarnés fut amplement démontrée par le cas du père Paternina, qui assassina le capitaine général, Nivoi de l'Archipel. Les moines avaient empêché tout contact

entre les ressortissants des îles et les Espagnols. A cette fin ils avaient interdit aux premiers d'apprendre des idiomes européens, tandis qu'aux yeux des autres ils exagéraient l'infériorité mentale et morale des indigènes. Ils leur faisaient croire, par exemple, que les femmes indigènes se mêlaient pendant la nuit aux singes de la forêt dans le but d'en devenir grosses. C'est grâce à de tels artifices qu'ils en arrivaient à justifier leur despotisme brutal par devant les chrétiens. Quelques prêtres indigènes et quelques moines espagnols honnêtes, aidés de quelques jeunes hommes qui avaient accompli leur éducation en Europe, amenèrent le peuple à établir une distinction entre la *religion* elle-même, qui était sainte, et la *cruauté immorale* des moines; de la sorte, tout progrès dans le sentiment religieux provoquait une haine toujours grandissante contre les moines. La révolte se fit donc dans un esprit de vraie religiosité. Le cri de ralliement fut : « En avant contre les moines ! » et non pas directement, et comme on l'a cru, contre l'Espagne. Mais les moines, monopolisateurs et exploiteurs de la religion et de la patrie, obtinrent de l'Espagne un appui à leurs perfides prétentions; l'armée espagnole se solidarisa avec eux, et la révolte fut nécessairement dirigée contre ce pays, instrument de ces misérables. La guerre éclata. La révolution compta trois chefs : Aguinaldo, le terrible soldat, Rizal, l'admirable poète, qui avec son livre *Noli me tangere* fit tressaillir l'âme nationale, et Isabelo de los Reyes, doué d'un talent exceptionnel et d'une âme mystique, psychologue aussi distingué, d'ailleurs, qu'excellent diplomate. Rizal fut capturé et fusillé. Dans sa prison, durant sa dernière nuit, il adressa à la Patrie un chant tout vibrant d'enthousiasme religieux. Aguinaldo resta prisonnier. Reyes, emmené en Espagne, fut enfermé à Montjuich. Les combattants s'accordèrent pour conclure une trêve : le *Pacte de Biacnabató*. Les Philippins exigeaient l'expulsion des moines; la reine, docile aux ordres du Vatican, s'y opposa, et la guerre reprit de plus belle et cette fois sans quartier. Les Etats-Unis s'en mêlèrent; l'Espagne, pour sauver les intérêts de ses moines, perdit un empire et son nom fut maudit. Isabelo de los Reyes sortit de prison, se livra à de profondes études religieuses, consulta les esprits ouverts à la justice et formula tout un programme dogmatique et disciplinaire. Après quoi il alla prêcher aux siens la *Bonne Nouvelle* : le christianisme délivré de la tyran-

nie romaine. Il remporta un énorme succès : des prêtres lui donnèrent leur adhésion ; on constitua une *assemblée* où l'Eglise Philippine fut déclarée fondée et Mons. Anglipay nommé premier évêque. Dans une deuxième réunion solennelle, on proclama la sainteté du poète Rizal. Saint Rizal ! le symbole de la nouvelle foi, le martyr de la patrie, le chrétien et le savant !

Toute la puissance des moines et toute la perfidie jésuitique n'a pu, jusqu'ici, étouffer ce mouvement de retour au christianisme et d'affranchissement du romanisme. L'Eglise Philippine nous a donné peut-être le premier exemple du christianisme de l'avenir, une solution singulièrement intéressante du problème religieux actuel..... »

s. p. o.

Le cas du professeur Schnitzer. — Il y a deux ans, notre distingué collaborateur avait été, à la suite d'un ordre télégraphique venu de Rome, obligé de quitter la chaire de droit canon qu'il occupait à la Faculté théologique de Munich, et ceci pour avoir publié une critique sévère de la pitoyable encyclique *Pascendi*. A la rigueur, l'autorité ecclésiastique ne pouvait lui enlever un droit qui relève de l'Etat, mais elle défendit aux élèves de la faculté de suivre son cours et, d'autre part, la matière qu'il professait n'était point de nature à intéresser beaucoup les élèves des autres facultés. Le prof. Schnitzer demanda alors un congé qui lui fut accordé, et se rendit en Italie, où il se livra à des études approfondies sur Savonarole. A la suite d'un article bibliographique qui remonte au printemps dernier, le Vatican rendit un décret d'excommunication qui interdisait toute relation avec son auteur. Cette nouvelle provoqua à Munich une grande consternation. Les étudiants manifestèrent en faveur du professeur menacé, tout le corps professoral des universités allemandes s'émut de la mesure, qui paraissait compromettre la liberté des recherches scientifiques ; le ministre des cultes, enfin, vint à se trouver dans une fausse siuation. Cédant à l'opinion publique, le nonce lui-même et le président du conseil des ministres, par l'intermédiaire de la délégation envoyée à Rome à l'occasion du jubilé papal, agirent auprès du Vatican pour faire rapporter ce décret, et, en effet, il n'en fut plus question.

Mais voici que le cas Schnitzer vient d'entrer, ces jours derniers, dans une nouvelle phase. On se souvient que le prof. Hugo Koch, dont nous avons parlé dans notre numéro précédent, ayant

publié un ouvrage sur saint Cyprien et la papauté romaine, avait conclu à la négation d'une situation privilégiée et primatiale de l'Église romaine. Le prof. Schnitzer saisit cette occasion pour contester, dans une série d'articles parus dans le *Neue Jahrhundert*, notre confrère moderniste, l'origine divine de la papauté, voire même de la fondation de l'Église par le Christ. A la profonde surprise de chacun, l'excommunication, cette fois encore, n'est pas venue. Sans doute, le Vatican ne possède plus cette belle ardeur d'anathème à outrance, qui caractérisa les premières années du pontificat de Pie X, car on s'est aperçu que les mesures les plus graves n'avaient pas produit le résultat qu'on en espérait; pourtant le cas Schnitzer est particulièrement intéressant. En effet, notre distingué collaborateur est, en tant que professeur, employé de l'Etat, et le gouvernement bavarois serait obligé ou d'entrer en conflit avec le Saint-Siège, ce qui ne peut être dans ses vues, ou bien de donner un scandaleux exemple de lâcheté insigne, en laissant diriger ses affaires intérieures par un pouvoir étranger et compromettre cette liberté scientifique dont les Allemands sont si fiers, — à juste titre, d'ailleurs! Nous attendons avec curiosité et intérêt la solution de ce cas; certains que le Dr Schnitzer travaillera avec enthousiasme à l'émancipation spirituelle du clergé et des laïques catholiques, nous lui adressons l'expression de notre sympathie et de notre immuable solidarité.

La politique religieuse en Espagne. — Un ami personnel du nouveau président des Ministres nous écrit les lignes suivantes à propos de la politique religieuse du gouvernement démocratique : « Jusqu'ici mes amis, MM. Canalejas et Romanones, se montrent deux excellents garçons, deux très bons élèves d'école congréganiste. J'ai posé au ministère la question du mariage des prêtres, défendu par la loi civile de l'Espagne et dit à M. le Ministre Canalejas : Il s'agit là d'une loi sauvage. Réponse : Oui, cette loi est vraiment sauvage. — Elle est antipatriotique. — Certes..., mais nous sommes en Espagne. — Elle est antihumaine. — Oui, oui,... mais nous sommes en Espagne. — Donc, M. le Ministre, l'humanité, la patrie, la civilisation... ne comptent rien en Espagne? — Non, puisque nous sommes en Espagne! » *Ab uno disce plurima.* Hélas, M. le Ministre a peur, et ayant peur d'être trop anticlérical, il finit par être un excellent clérical. Il a

donné 300 mille francs... aux moines pour « philippiniser » l'Afrique, *pro Ecclesia et Pontifice*. Mais la révolution gronde déjà dans les souterrains, la patience du peuple espagnol ne saurait être infinie. L'Espagne ne sera pas destinée à être ruinée par le cléricalisme et par les moines, et bientôt toute la population saura faire son devoir. Le résultat des dernières élections politiques est un symptôme... et une menace !

Personnages suspects en Bavière. — Nos lecteurs connaissent fort bien le distingué président de la « Krausgesellschaft », M. *Otto Sickenberger*, qui publia dans les premiers numéros de notre revue, un article si remarquable sur la liberté de conscience. Ils apprendront avec la plus vive sympathie que le savant Dr vient d'être victime de ses idées modernistes. Après avoir constaté le désaccord existant entre sa conscience et l'Eglise et avoir renoncé, par suite, à sa carrière d'apôtre de cette même Eglise, il refit, à un âge relativement assez avancé, des études de philologie classique afin d'entrer au service de l'Etat. Ces études furent couronnées du plus vif succès et il obtint même les plus hautes notes avec mention spéciale. Il attendit donc avec confiance sa nomination de professeur dans un lycée de l'Etat, mais à sa grande surprise, il s'aperçut que bon nombre de jeunes gens, qui n'avaient pas soutenu de si brillants examens, se trouvaient placés avant lui. Voulant se rendre compte de ce retard, il décida de se rendre au ministère de l'instruction publique et demanda des explications. Il obtint cette stupéfiante réponse : « Les personnes en conflit avec l'Eglise sont des individus suspects auxquels nous ne pouvons confier des emplois ». Le haut fonctionnaire n'eut du reste pas le courage d'assumer la responsabilité de ces paroles, car à la suite d'une polémique publique, il déclara fausse la déposition de M. Sickenberger, bien que celui-ci lui ait rappelé l'entretien dans tous ses détails. M. Sickenberger ne se vit pas moins obligé d'accepter une place de professeur dans un institut privé. Telle est la liberté de conscience dans un pays dominé par le cléricalisme !

La persécution aux Etats-Unis. — Le mois dernier, le Docteur Pouls, le distingué professeur d'Histoire sacrée et d'Ecriture sainte à l'Université catholique de Washington, et très aimé de ses élèves, a été congédié à cause de ses opinions

libérales en matière de critique biblique. Le Dr Pouls est membre de la Commission biblique, instituée par Léon XIII. Pendant trois ou quatre ans, il a été l'objet d'attaques violentes parce que sa théorie des inspirations se rapprochait beaucoup de celles du P. Hummelauer et du P. Lagrange, suspectes, bien que non condamnées. La faculté théologique de Washington était déjà bien faible, elle se rendra bientôt ridicule.

A propos du cas Murri. — Mgr Castelli, archevêque de Fermo (Italie), vient de publier un volume intitulé : *La verità nel caso Murri* (La vérité sur le cas Murri), destiné à disculper l'autorité ecclésiastique et indirectement le Vatican, de l'accusation de persécution contre le député de Montegiorgio. M. Murri publie à son tour, dans le *Commento* (nº 9), une réponse, dont nous extrayons les quelques passages suivants :

« Je n'aurais jamais osé espérer que Mgr Castelli et le Vatican se chargeraient de donner eux-mêmes, par la publication des documents touchant ma suspense *a divinis* et mon excommunication, la preuve qu'ils ont voulu se servir de leur autorité religieuse pour essayer de réduire au silence, voire même au désaveu de soi-même et au suicide moral, celui dont on ne pouvait souffrir les idées et l'influence politique. Des documents publiés, il résulte avec la dernière évidence que j'ai été victime de ce principe, hautement proclamé par Mgr Castelli, à savoir que l'autorité pontificale est illimitée, même en matière politique et sociale, et que le clergé, et avec lui les fidèles, doivent une obéissance également illimitée aux directions et bons vouloirs *personnels* du pape, sur n'importe quoi, même en politique et en matière sociale. Ce principe est absurde et ruineux pour la société religieuse, et je suis heureux de l'avoir combattu de toutes mes forces et d'en avoir été victime. Cette documentation arrive de façon très opportune à ce moment de la politique actuelle, elle servira à plusieurs. Je dois signaler à l'honorable Président du Conseil, lequel déclara ne point tolérer d'interventions confessionnelles dans la politique et dans l'action de l'Etat, la réponse de cet évêque, qui gouverne avec un *exequatur* royal, et qui, d'accord avec le Vatican, déclare que le clergé et tous les catholiques ne doivent faire d'autre politique que celle qui plaît au pape, restant ainsi privés, en faveur d'un programme politique confessionnel, du droit fondamental d'être des citoyens libres dans un Etat moderne. Mgr Castelli, tout en versant

quelques pleurs, emploie à mon égard des expressions franchement grossières et insultantes, et, sur de vagues soupçons, dont je pourrais facilement démontrer l'inanité, m'accuse péremptoirement de mauvaise foi. Si je voulais retourner l'accusation, je pourrais qualifier de *chantage politique* son attitude et celle du Vatican à mon égard, telle qu'elle résulte de ce volume. Je ne le ferai pas, parce que je crois que Mgr Castelli n'a rien compris à mon cas et que sur Pie X et le Vatican pèse un esprit terrible de haine qui les pousse à accumuler les erreurs, à isoler et à fossiliser l'Eglise et à faire le désert dedans et autour d'elle. Ils poursuivent ainsi comme une menace et un danger tout mouvement religieux libre et toute voix qui s'élève, proclamant pour la religion un amour profond, mais qui ne porte pas l'empreinte d'une humble et plate servilité. »

M. Murri prépare pour octobre prochain une réponse plus complète et détaillée avec documents à l'appui.

NOUVELLES DIVERSES

Le prof. Schnitzer va publier, sous forme de volume et après les avoir complétés, les articles sur l'origine de la Papauté, qu'il a fait paraître dans les nos 8-10 du périodique *Das Neue Jahrhundert*.

— L'*Unione sociale*, un groupement catholique italien très influent, ayant décidé, pour étendre son rayon d'action au delà des barrières confessionnelles, de se placer uniquement sur le terrain de la « justice chrétienne », et de recevoir le concours d'hommes religieux même s'ils n'étaient pas catholiques pratiquants, Pie X déclara vertement au président de l'association que la *justice chrétienne était une idée dangereuse !*

— De nouveaux monastères continuent à se fonder en Espagne, mais la population les accueille avec méfiance et hostilité. A Almansa, la foule ameutée eût mis le feu à un couvent sans l'intervention rapide de la police. L'ordre rétabli, on compta quatorze personnes blessées, dont quatre prêtres.

— Le conseil général du patriarcat arménien catholique s'est réuni sous la présidence d'Aran effendi, sénateur. Au cours de cette séance, il a été décidé de soumettre à la Porte le fakir concernant les candidats au siège partriarcal qui est vacant. Immédiatement

après la réponse de la Porte, on procédera à l'élection du patriarche, sans attendre les instructions du Saint-Siège.

— M. Loisy n'assistera décidément pas au Congrès du Christianisme progressif de Berlin, auquel prendront part les plus éminentes personnalités religieuses du monde entier, telles que Euken. H. Harnack, Bousset, Roberty, Naumann, Campbell, Ch. Wagner, W. Wendte, Gunkel, Peabody, Mrs Humphry Ward, Weinel, Traub, Murri, W. Monod, P. Sabatier, Trœltsch, E. Montet, etc. Comme nous l'avons annoncé, notre revue y sera officiellement représentée par son rédacteur en chef.

— Le procès Fantoni-Sabatier-Quadrotta, dont les débats devaient s'ouvrir le 1er avril et dont nous avons parlé dans le 3e numéro, a été renvoyé. Il parait qu'un accord serait intervenu entre le plaignant et les accusés pour étouffer l'affaire.

— M. Murri vient de publier, chez Treves à Milan, un gros volume sur la condition religieuse actuelle de l'Italie intitulé : *Della religione, della Chiesa e dello Stato.*

BIBLIOGRAPHIE

P. Sébillot. — **Le Folk-Lore de France.** T. IV et dernier. Le Peuple et l'Histoire. Paris, E. Guilmoto, 1907, grand in-8° de 499 p. . . . . **16** fr.

Les études de Folk-Lore rejoignent aujourd'hui, comme l'on sait, les études de mythologie comparée et l'étudiant d'histoire des religions ne peut plus se désintéresser des Traditions populaires. Malheureusement nous n'avions, jusqu'ici en France, aucun recueil qui puisse faciliter les recherches et fournir en même temps un large ensemble de matériaux. L'ouvrage de M. Sébillot est venu combler cette lacune.

Les milliers de faits contenus dans ces quatre volumes : I. Le Ciel et la Terre; II. La mer et les eaux-douces ; III. La Faune et la Flore et IV. Le Peuple et l'histoire supposent une lecture immense, un travail énorme, dont pourront bénéficier désormais tous ceux qui étudieront le Folk-Lore de notre pays. Une table des matières des plus copieuses termine le 4me volume et facilitera les recherches.

De semblables livres ne s'analysent pas et nous ne pouvons qu'indiquer les matières contenues dans ce dernier volume : un premier livre traite du préhistorique, réunit les traditions relatives aux menhirs, dolmens, tumulus, pierres diverses et s'achève par un intéressant chapitre sur les cultes et les observances mégalithiques. Le second livre, consacré aux monuments, débute par une dizaine de pages sur les rites de la construction et traite successivement des légendes relatives aux monuments de l'antiquité, aux églises, aux châteaux et aux villes. Enfin, dans un troisième livre, qui n'est pas le moins intéressant, il passe en revue les légendes, les on-dit, et les traditions de tous ordres auxquels ont donné naissance les Gens d'Eglise, la Noblesse et le tiers état, les guerres, les faits et les personnages les plus marquants de l'Histoire de France.

Je souhaite avoir donné une idée de la richesse de ce travail et de l'utilisation qu'on peut en faire. P. S.

A. Jounet. — **La Clef du Zohar.** Eclaircissements et unification des mystères de la Cabbale. Paris, Chacornac, 1909, in-8° de 231 p. . . . . **6** fr.

Le Zohar avec ses combinaisons abstruses et singulièrement scolastiques ne pouvait manquer de tenter un esprit ami de la métaphysique et des abstractions, mais il faut avouer, malgré le caractère esthétique de cette gymnastique intellectuelle où l'on jongle avec les symboles, les nombres, les correspondances, qu'un esprit positif arrive difficilement à y prendre l'intérêt passionné qu'il éveille chez l'auteur.

Pour M. J., le Zohar apparaît comme une série d'idées associées non pas selon les lois de notre pauvre logique occidentale, mais selon les lois musicales : « Ce sont des entrelacements de thèmes, des suspensions et à grands intervalles, des reprises de sujet, des digressions flottantes, des alliances à la fois vastes et subtiles vraiment *musiciennes* d'idées » v. p. 3. — On ne saurait reconnaître plus agréablement l'inconsistance scientifique, voire philosophique, d'un pareil livre; curieux mélange de mythologie et de théologie alexandrines, et des rêveries parfois ingénieuses, souvent curieuses, de l'astrologie, de la magie et de la chimie du XIIme siècle.

Le Zohar n'est plus pour nous, sauf peut-être pour vingt d'entre nos contemporains, qu'un livre mort dont on ne saurait rien atten-

dre, pas même avec M. J. qu'il convertisse les Juifs au Christianisme.

Les métaphysiciens, les mystiques et les poètes, et M. J. appartient aux trois catégories, sont des hommes heureux, ils vivent de rêves que la réalité ne saurait détruire et conservent dans le monde idéal où ils vivent une noblesse d'âme et une jeunesse d'espérance qui sont elles aussi d'essentielles beautés humaines. P. S.

R. Eucken, *Die Philosophie des Thomas von Aquino*, 2se Auflage. Leipzig, Haacke, 1910, Prix. M. 2,50.

Nous n'avons pas à recommander ici cet ouvrage du célèbre philosophe de Iéna et qui a déjà eu un si large retentissement à sa première édition. Il nous suffit de dire qu'on y trouve un résumé infiniment exact, clair et profond de toute la pensée philosophique de saint Thomas, de sa façon de comprendre les problèmes qui l'agitaient et de la solution qu'il leur donne. Cet exposé constitue la première partie de l'ouvrage. Dans la seconde qui est aussi la plus importante et la plus originale, l'auteur fait la critique des résultats de son analyse et il arrive à la conclusion que, tout en reconnaissant la positive contribution que le *Docteur Angélique* apporta à la formulation des problèmes philosophiques, à la coordination du savoir du moyen âge et surtout au développement de la logique, les données d'Aristote étaient inconciliables avec la doctrine chrétienne et que le thomisme est absolument inapte à ramasser tout le contenu de la culture moderne. Le mouvement néo-thomiste, qui a pris une certaine envergure en Belgique et en Italie, et qui menace, sous des allures scientifiques, de faire revivre des conceptions surfaites, rend particulièrement opportune cette 2e édition de l'étude du prof. Eucken. A.

Zwangszölibat oder Priesterehe, 2. Ein Aufruf an allen Edelgesinnten, in namen vieler katholischer Geistlicher herausgegeben von Siegfried Hagen, catholischem Pfarrer. Würzburg, Memminger, 1910.

Cette brochure d'une cinquantaine de pages, due à la plume d'un des plus honorables curés allemands, apporte une précieuse contribution à la question du célibat ecclésiastique. C'est un ouvrage de propagande, destiné à avoir une grande diffusion parmi le clergé et les laïques cultivés qui suivent avec intérêt la crise intérieure que traverse en ce moment le catholicisme. En un petit

nombre de pages, l'auteur a su condenser tous les arguments qui militent en faveur de l'abolition du célibat obligatoire, mettre en lumière tous les maux dont il est la source, tous les avantages religieux et sociaux qui découleraient de sa suppression et dissiper enfin les objections courantes, tirées des Ecritures et de l'histoire, qu'on y oppose. L'ouvrage est conçu en un esprit absolument catholique. Paraissant peu après le volume polémique de M. Houtin « Autour d'un Prêtre marié », (d'un si palpitant intérêt et qui servira si puissamment la cause anticélibataire), en même temps que les *Battaglie d'Oggi* agitent en Italie la même question, cette brochure, écrite en Allemagne, nous montre que le clergé international va être mûr pour organiser une agitation méthodique et décisive. Nous reprendrons la question dans un de nos prochains numéros, exposant nos points de vue personnels et les mesures qui nous semblent les plus aptes à réussir. Cette question, qui ne touche point d'ailleurs au modernisme proprement dit, trouvera, nous le savons, des adeptes dans des milieux les plus orthodoxes. Mais notre force résidera surtout dans l'union de tous les prêtres anticélibataires, autrement ce travail risquerait d'avoir le même sort que les pétitions périodiques que le clergé de l'Italie méridionale envoie par intervalles au Saint-Siège, lequel ne daigne jamais y répondre. Le cri de ralliement international est jeté par l'auteur lui-même à la fin de sa brochure ; celle-ci contribuera fortement à redonner au prêtre qui la lira, conscience à la fois de ses droits et de sa force. Elle sera prochainement traduite en plusieurs langues.

Das schwarze Schuldbuch, *Konto Klerus in Debet und Credit.* Zu Beginn einer neuen Aera herausgegeben von Dr. Hutten. Berlin SW. 61, Alfred Metzner, Verlag für Volksaufklärung. Prix : 1 M.

Cet ouvrage est rédigé sous forme de livre de caisse dont le verso serait réservé au débit et le recto au crédit. Le premier nous expose, établi par ordre chronologique à partir des origines du christianisme jusqu'à nos jours, tout ce que le clergé a entrepris pour entraver le développement religieux, moral, politique et social de l'humanité ; le second, par contre, ses contributions bienfaisantes à la marche de la civilisation. On n'y relate que des faits historiquement prouvés et cette façon schématique de les exposer permet d'accumuler un énorme matériel en une centaine de pages. Ce qui nous frappe, sans nous surprendre d'ailleurs,

c'est la disproportion énorme qui existe entre le bilan du crédit qui se chiffre par zéro et celui de la dette qui est formidable. Il faut avouer que cette impression découle en partie de la *matérialité* des faits plutôt que de leur *valeur* au point de vue de la civilisation ; il n'en est pas moins vrai que peu d'institutions ont fait autant de mal à l'humanité et quand on voit qu'elle continue à s'implanter, à parler haut et fort, à imposer son autorité comme l'unique interprète des dessins de Dieu, on ne peut qu'applaudir à des œuvres comme celles du Dr Hutten. Elles nous paraissent bien propres à donner une bonne leçon d'humilité au clergé et à ouvrir les yeux à d'innombrables naïfs.

Em. Cauderlier. — *L'Eglise infaillible devant la Science et l'Histoire,* Paris, E. Nourry, 1910, in-12 broché. Prix : 1 fr. 25.

S'il était encore utile de démontrer que, sous les coups de la science et de la culture moderne, l'enseignement officiel de l'Eglise a fait banqueroute, cette publication de M. Cauderlier suffirait, à elle seule, à le prouver d'une manière irréfutable. Ce qui donne à cet ouvrage une saveur spéciale, c'est le spectacle qu'il nous met sous les yeux d'une Eglise qui s'obstine, malgré toute évidence, à ne vouloir rien renier de son héritage traditionnel et suranné à enseigner comme vérité indéfectible, les erreurs et les légendes les plus absurdes et surtout à se mettre dans la contradiction la plus honteuse en proposant à la fois plusieurs explications d'un même fait adaptées à des auditoires de culture différente. Triste sort d'une institution qui, pour sauver son honneur, ne trouve rien de mieux que de recourir au mensonge !

Nous venons de recevoir le récent ouvrage du prof. Söderblom touchant le modernisme et dont nous rendrons compte dans notre article *La littérature récente moderniste,* que nous sommes encore forcés de renvoyer au prochain numéro.

Livres reçus et dont nous parlerons prochainement :

Nathan Söderblom, Religionsproblemet inom katolicism och protestantism. I. *Modernismen.* Stockholm, H. Gebers, 1910, in-8°, pag. 219. Prix, 3 fr. 75.

Ch. Durand-Pallot, La cure d'âme moderne et ses bases religieuses et scientifiques. Préface de M. le prof. Th. Flournoy. Genève, Atar ; Paris, Fischbacher, in-8°, pag. 405.

Léon Chaine, Menus propos d'un catholique libéral, suivis des commentaires de la presse. Préface par P. Jay. 2me éd. Paris, E. Nourry, 1910. in-8°, pag. 662. Prix : 10 fr.